

l'autre les livres sacrés qu'il avait écrits lui-même comme les législateurs grecs écrivaient leurs tables.

Pendant sa vie, il avait instruit les prêtres de tout ce que ces livres contenaient; et, après leur en avoir expliqué la doctrine, il ordonna de les enterrer avec lui, parce qu'il ne jugeait pas convenable que des mystères sacrés fussent confiés à des lettres mortes.

Environ quatre cents ans après, des pluies abondantes ayant fait entr'ouvrir la terre, les cercueils restèrent à découvert : on les ouvrit; on trouva l'un entièrement vide, sans aucun reste de corps; les livres sacrés s'étaient conservés dans l'autre. Le préteur Pétilius, après les avoir lus, en fit son rapport au sénat, et jura qu'il ne croyait ni pieux ni juste de les rendre publics. En conséquence, ils furent brûlés publiquement dans le Comice.

C'est le partage des hommes justes et bons d'être moins loués pendant leur vie qu'après leur mort. L'envie ne peut leur survivre longtemps; quelquefois même elle meurt avant eux. Mais les malheurs des rois qui succédèrent à Numa donnèrent bien plus de lustre à sa gloire. De cinq qui régnèrent après lui, le dernier, chassé du trône, vieillit dans un honteux exil. Aucun des quatre autres ne mourut de sa mort naturelle : trois périrent dans les embûches qu'on leur dressa, et Tullius Hostilius, le successeur immédiat de Numa, se moquant des plus belles institutions de ce prince, et surtout de sa piété envers les dieux, qu'il accusait de rendre les hommes lâches et efféminés, tourna vers la guerre l'esprit des Romains. Mais il ne persista pas longtemps dans cette imprudente témérité. Attaqué d'une maladie aussi grave que singulière, dont sa raison fut troublée, il tomba dans une superstition qui ne ressemblait en rien à la piété de Numa. Le genre de sa mort enracina encore davantage dans l'esprit du peuple cette crainte superstitieuse; car il fut frappé de la foudre.

la religion chrétienne qui est parvenue à l'abolir. Il est vrai que dans le temps même que cette coutume était généralement suivie à Rome, il y avait des familles entières qui ne l'observaient pas; comme les Cornéliens, qui faisaient enterrer tous leurs morts. Sylla fut le premier de cette famille qui ordonna qu'on brûlât son corps, de peur sans doute qu'on ne le traitât comme il avait traité lui-même celui de Marius.

## PUBLICOLA<sup>1</sup>

ABOLITION DE LA ROYAUTÉ. — LE CONSULAT. — BRUTUS ET SES FILS.  
— HORATIUS COCLÈS, MUCIUS SCÉVOLA. CLÉLIE. — GUERRES AVEC  
LES PEUPLES VOISINS.

Publicola s'appelait auparavant Publius Valérius, et descendait de ce Valérius qui, dans les premiers temps de Rome, eut une si grande part à la réconciliation des Romains avec les Sabins et à leur réunion en un seul peuple. Ce fut lui en effet qui déterminait les deux rois à une conférence et qui leur fit conclure la paix. Issu de cet homme illustre, Valérius, lors même que Rome était encore soumise à des rois, s'y faisait distinguer par son éloquence et par sa fortune. Il se servait de l'une avec autant de droiture que de liberté pour défendre la justice, et employait l'autre à secourir avec une généreuse humanité ceux qui étaient dans le besoin; en sorte qu'on ne doutait pas que, si le gouvernement devenait jamais républicain, Valérius n'y fût placé au premier rang.

Tarquin le Superbe n'était monté sur le trône qu'en foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines; et il usait de son pouvoir, non avec la modération d'un roi, mais avec la violence d'un tyran cruel. Il s'était rendu odieux et insupportable au peuple, qui prit occasion de la mort de Lucrece pour se révolter. Lucius Brutus, qui, dans le dessein de changer la forme du gouvernement, s'était mis à la tête du parti populaire, s'en ouvrit d'abord à Valérius, qui le seconda de tout son pouvoir et contribua beaucoup

1. L'expulsion des rois a lieu en 510. Les principaux événements de la vie de Publicola se passent de 508 à 500.

à chasser les tyrans. Tant qu'on put croire que les Romains nommeraient un seul général à la place du roi, Valérius ne fit aucune démarche, persuadé que le commandement appartenait à Brutus, comme au premier auteur de la liberté. Mais quand le peuple, à qui le nom de monarque était devenu odieux, parut vouloir préférer une autorité partagée, qu'il demandait même qu'on nommât deux consuls, Valérius espéra qu'il serait associé à Brutus; il se trompa cependant, et Brutus, contre son propre gré, au lieu de Valérius, eut pour collègue Tarquinius Collatinus, mari de Lucrece. Ce n'est pas que ce dernier eût plus de mérite que Valérius; mais les principaux de la ville, craignant les Tarquins, qui, malgré leur éloignement, mettaient tout en œuvre pour adoucir et regagner le peuple, voulurent avoir pour chef l'ennemi le plus implacable des rois, celui qui paraissait ne devoir jamais se laisser fléchir.

Valérius, indigné qu'on ne le crût pas capable de tout faire pour sa patrie, parce qu'il n'avait éprouvé de la part des tyrans aucune injure personnelle, se retira du sénat, quitta le barreau, et renonça entièrement aux affaires. Le peuple en eut de l'inquiétude; il craignit que Valérius, dans son ressentiment, ne se tournât du côté des rois, et ne renversât la république encore mal affermie. Mais quand Brutus, qui soupçonnait la fidélité de plusieurs sénateurs, eut proposé à tout le sénat de jurer sur les sacrifices, et qu'il eut assigné un jour pour faire ce serment, Valérius descendit avec empressement à la place publique: il jura le premier qu'il ne ferait jamais rien en faveur de Tarquin et qu'il combattait de toutes ses forces pour le maintien de la liberté. Cette démarche fit grand plaisir au sénat, et donna du courage aux consuls. Bientôt ses actions confirmèrent son serment. Il était arrivé à Rome, de la part des Tarquins, des ambassadeurs chargés de lettres très propres à séduire le peuple: ils devaient y ajouter de vive voix les propositions les plus soumises, les plus capables d'entraîner la multitude: ils disaient parler au nom du roi, qui, ayant dépouillé toute sa fierté, ne demandait que des choses équitables. Les consuls consentaient à les laisser parler au peuple; mais Valérius s'y opposa, et fit sentir qu'il ne fallait pas donner de prétextes pour introduire des nouveautés à une multitude accablée de misère et qui craignait bien plus la guerre que la tyrannie.

Peu de temps après, de nouveaux ambassadeurs vinrent déclara-

rer que Tarquin renonçait à la royauté et ne ferait plus la guerre aux Romains; qu'il demandait seulement la restitution de ses trésors et de ses biens, avec tout ce qui appartenait à ses parents et à ses amis, afin qu'ils eussent de quoi vivre dans leur exil. La plupart des sénateurs penchaient à le lui accorder, et Collatinus surtout appuyait la demande des ambassadeurs. Mais Brutus, homme dur et inflexible, courut à la place publique, en appelant son collègue un traître qui voulait fournir aux Tarquins les moyens de continuer la guerre et de relever la tyrannie; eux à qui l'on pourrait, sans crime, donner le simple nécessaire pour subsister dans leur exil. Le peuple s'étant assemblé, un particulier, nommé Caius Minucius, exhorta Brutus et les Romains à faire en sorte que ces biens leur servissent à combattre les tyrans, et non aux tyrans à les combattre eux-mêmes. Cependant le peuple décida que, jouissant de la liberté pour laquelle il avait pris les armes, il fallait éviter que ces richesses fussent un obstacle à la paix et les repousser loin de Rome avec les tyrans. Ces biens étaient au fond ce qui intéressait le moins Tarquin; et la demande qu'il en avait faite n'était qu'un moyen de sonder les dispositions du peuple et de tramer une conspiration. Ses ambassadeurs y travaillaient sourdement; et, sous prétexte de ramasser tout ce qui appartenait au roi, ils prolongeaient leur séjour à Rome, en disant tantôt qu'ils en vendaient une partie, tantôt qu'ils en mettaient une autre à part, tantôt enfin qu'ils faisaient partir peu à peu le reste. Tous ces délais leur donnèrent le temps de corrompre deux des premières familles de Rome, qui jouissaient de la plus grande estime: celle des Aquilius, dans laquelle il y avait trois sénateurs, et celle des Vitellius, qui en avait deux. Ils étaient tous, par leur mère, neveux du consul Collatinus, et les Vitellius avaient en particulier une autre alliance avec Brutus, mari de leur sœur, dont il avait eu plusieurs enfants.

Les Vitellius séduisirent les deux fils aînés de Brutus, encore fort jeunes, qui, à cause de leur parenté, avaient avec eux des liaisons habituelles: ils les attirèrent dans la conjuration par l'appât d'une alliance avec la famille des Tarquins, dont la puissance et la grandeur devaient leur faire tout espérer et les affranchiraient de la dépendance d'un père dur et stupide. Ils appelaient dureté sa rigueur inflexible: quant à sa stupidité, il l'avait trop longtemps feinte pour sa propre sûreté, et dans la vue de se préserver de la

cruauté des tyrans, il ne rougissait pas même d'en porter le surnom. Lorsque ces jeunes gens eurent été gagnés et qu'ils se furent abouchés avec les Aquilius, ils voulurent se lier tous par le serment le plus fort et le plus horrible, en buvant le sang d'un homme qu'ils auraient immolé, et en tenant leurs mains sur ses entrailles. Ils se rendirent pour cela dans la maison des Aquilius, qui, solitaire et obscure, leur avait paru la plus favorable à leur projet. Ils ne s'aperçurent pas qu'un esclave, nommé Vindicius, y était caché ; non qu'il voulût les épier, ou qu'il eût quelque pressentiment de leur dessein ; mais il s'était trouvé par hasard dans la maison, et les voyant entrer avec précipitation, il n'osa se montrer, et se cacha derrière un grand coffre, d'où il vit tout ce qu'ils firent et entendit tous leurs projets. Ils y résolurent la mort des consuls : les ambassadeurs, à qui les Aquilius avaient donné un logement dans cette maison, et qui assistaient à cette conférence, furent chargés de porter à Tarquin des lettres qui l'instruisaient du plan de la conjuration.

Quand tout fut fini, et que les conjurés se furent retirés, Vindicius sortit secrètement de la maison ; mais, ne sachant quel usage il ferait d'une découverte si importante qu'il devait au hasard, il se trouva dans le plus grand embarras. Il voyait du danger, et il y en avait en effet à dénoncer à Brutus ses propres enfants, ou à Collatinus ses neveux, et à les accuser du crime le plus horrible. D'un autre côté, il ne connaissait dans Rome aucun particulier à qui il pût confier un pareil secret ; mais la chose dont il se sentait le moins capable, c'était de le garder. Enfin, pressé par sa conscience, il va trouver Valérius : il fut attiré vers lui par sa douceur et son humanité, par l'accès facile qu'il donnait à tout le monde, et en particulier aux pauvres, qui trouvaient toujours sa maison ouverte pour lui parler de leurs affaires et lui exposer leurs besoins. Vindicius ne lui eut pas plus tôt raconté, en présence de sa femme et de Marcus Valérius, son frère, tout ce qu'il avait vu et entendu, que Valérius, saisi de crainte et d'horreur, enferme l'esclave dans sa chambre ; et, laissant sa femme pour garder la porte de la maison, il charge son frère d'aller investir le palais du roi, de faire en sorte d'y surprendre les lettres et de se saisir de tous les domestiques. Lui-même, accompagné d'un grand nombre de clients et d'amis qui ne le quittaient jamais, et suivi de ses esclaves, il se rend sans différer à la maison des Aquilius, qu'il

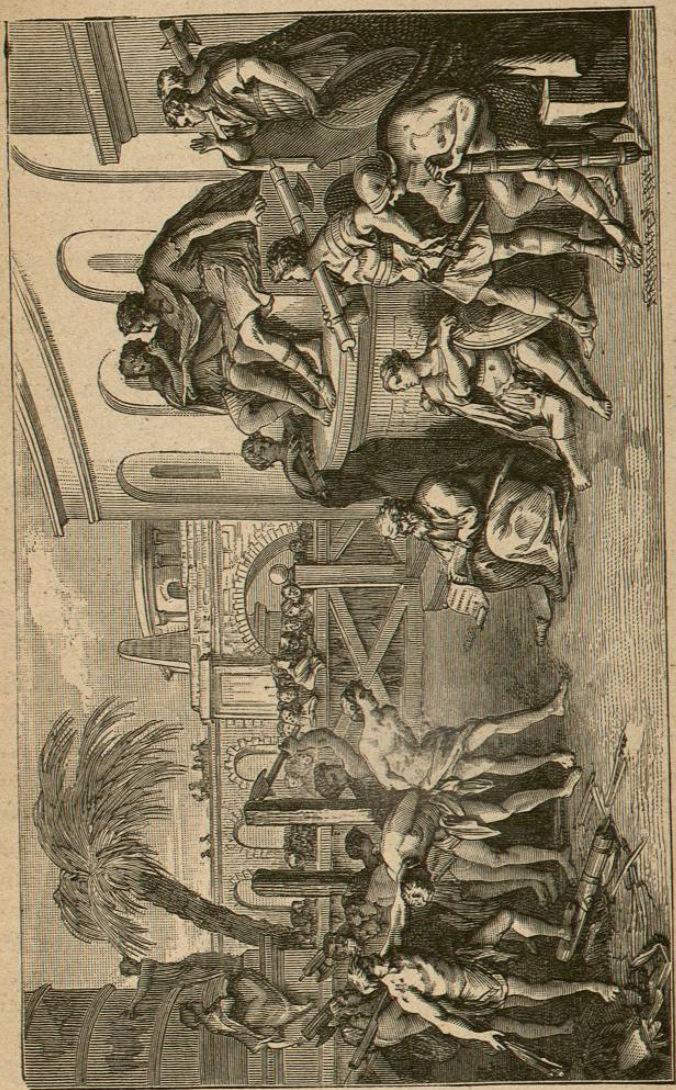


FIG. 8. — Supplice des fils de Brutus.

trouve sortis. Comme personne ne l'attendait, il entre sans la moindre opposition, et trouve les lettres dans la chambre des ambassadeurs. Il était encore dans la maison, lorsque les Aquilius, qu'on avait avertis, accourent avec précipitation, et l'ayant rencontré comme il sortait, s'efforcent de lui arracher ces lettres. Valérius et sa troupe opposent une vigoureuse défense; et étant venus à bout de leur entortiller leurs robes autour du cou, ils les entraînent malgré leur résistance: tour à tour poussant et repoussés, ils arrivent enfin avec beaucoup de peine à la place publique. Marcus Valérius n'avait pas été moins heureux au palais du roi; il s'était emparé d'autres lettres qu'on emportait parmi des effets emballés, et il traîna pareillement à la place tous les domestiques du roi qu'il avait pu arrêter.



Fig. 9. — Brutus.

Quand les consuls eurent apaisé le tumulte, Valérius fit amener de sa maison Vindicius, et l'accusation fut intentée. On lut publiquement les lettres, et aucun des conjurés n'osa parler pour sa défense. Toute l'assemblée, les yeux baissés, gardait un profond silence; quelques personnes seulement, par égard pour Brutus, opinèrent à l'exil. Les larmes de Collatinus et le silence de Valérius faisaient espérer qu'on pencherait vers la douceur, lorsque Brutus, appelant ses deux fils par leur nom: « Toi Titus, et toi Valérius, pourquoi ne répondez-vous pas à cette accusation? » Sommés ainsi par trois fois, ils ne répondirent rien. Alors Brutus, se tournant vers les licteurs: « C'est maintenant à vous, leur dit-il, de faire votre devoir. » Aussitôt ils saisissent les deux fils de Brutus, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derrière le dos, et les déchirent à coups de verges. Aucun des spectateurs ne put soutenir la vue d'une exécution si cruelle; Brutus seul n'en détourna pas un instant les yeux, et pendant tout ce temps le moindre mouvement de pitié ne parut point adoucir la colère et la sévérité qu'on voyait empreintes sur son visage. Il regarda d'un œil farouche le supplice de ses enfants, jusqu'à ce que les licteurs les ayant étendus par terre, eurent fait tomber leur tête sous la hache. Alors, laissant à son collègue le châtiment des autres, il se leva de son siège et se retira. Une pareille conduite, selon qu'on l'envisage, ne peut être ni assez louée ni assez blâmée: elle fut l'effet ou d'une vertu supérieure qui l'éleva au-dessus des

affections humaines, ou d'une passion outrée qu'il poussa jusqu'à l'insensibilité: deux dispositions extraordinaires, et qui ne sont pas dans la nature de l'homme; la première est d'un dieu, et l'autre est d'une bête féroce. Mais il est plus juste de régler notre jugement sur la gloire dont cette action a été suivie, que de douter par faiblesse de sa vertu. Car les Romains sont persuadés que Romulus eut moins à faire pour fonder Rome que Brutus pour établir la république.

Après qu'il se fut retiré, l'étonnement et l'horreur tinrent longtemps l'assemblée dans un morne silence. Mais les Aquilius, encouragés par la mollesse et la lenteur de Collatinus, demandèrent du temps pour préparer leur défense, et prétendirent qu'on devrait leur livrer Vindicius, qui, étant leur esclave, ne devait pas être au pouvoir de leurs accusateurs. Collatinus se prêtait à leur demande, lorsque Valérius déclara qu'il ne rendrait pas Vindicius, qui était gardé par les gens de sa suite, et qu'il ne souffrirait pas que le peuple en se retirant laissât échapper des traîtres. Il met lui-même la main sur eux; et, appelant Brutus à haute voix, il s'écrie que Collatinus en agit indignement; qu'après avoir mis son collègue dans la nécessité d'immoler ses propres enfants, il veut, pour complaire à des femmes, sauver des conjurés et des ennemis de la patrie. Collatinus, lassé de cette résistance, ordonne aux licteurs d'aller se saisir de Vindicius. Les licteurs écartent la foule, mettent la main sur l'esclave, et frappent ceux qui veulent le leur arracher. Les amis de Valérius accourent pour le soutenir. Le peuple lui-même pousse de grands cris, et appelle Brutus qui revient aussitôt sur la place. A son arrivée il se fait un grand silence, et Brutus, prenant la parole, dit qu'il avait suffi pour juger ses fils, mais qu'il avait laissé les autres conjurés au jugement du peuple, qu'il était libre de prononcer. « Chacun, ajouta-t-il, peut parler et proposer ce qu'il voudra. » On n'attendit pas que quelqu'un parlât pour leur défense; on alla aux voix, et les coupables, condamnés à l'unanimité des suffrages, eurent la tête tranchée. Collatinus, déjà suspect à cause de sa parenté avec les rois, et dont le surnom était devenu odieux par l'horreur qu'on avait pour Tarquin, voyant qu'il avait indisposé le peuple dans cette dernière affaire, prit le parti de se démettre du consulat et de s'éloigner de Rome. Le peuple s'étant assemblé pour une nouvelle élection, Valérius fut unanimement nommé consul; récompense due au zèle

qu'il avait montré pour le salut de Rome. Il crut juste de la faire partager à Vindicius : il commença par l'affranchir et lui fit donner, par un décret du peuple, la qualité de citoyen, avec le droit de suffrage dans celle des tribus qu'il voudrait choisir. C'était le



FIG. 10. — Le dieu Mars.

premier exemple d'une telle faveur ; car ce ne fut que longtemps après qu'Appius, pour gagner les bonnes grâces de la multitude, donna généralement à tous les affranchis le droit de suffrage. Cet entier affranchissement s'appelle encore aujourd'hui *vindicta*, du nom de Vindicius.

Les biens des Tarquins furent livrés au pillage ; on rasa leurs palais et leurs maisons de campagne ; et l'on consacra au dieu Mars

l'endroit le plus agréable du champ, qui porta depuis le nom de ce dieu, et qui appartenait à Tarquin. On venait d'y faire la moisson, et les gerbes étaient encore dans le champ. On crut, à cause de la consécration qu'on en avait faite, qu'il n'était pas permis de moudre le blé ni d'en tirer aucun profit. Le peuple donc courut en foule à ce champ, prit les gerbes et les jeta dans le Tibre, avec tous les arbres, qu'il avait aussi coupés, afin de laisser au dieu le terrain nu et sans aucune production. Ces matières, que le fil de l'eau poussait et amoncelait les unes sur les autres, ne furent pas portées bien loin. Les premières, arrêtées dans des bas-fonds, ayant retenu celles qui survenaient, elles s'accrochèrent et s'unirent tellement ensemble, qu'elles formèrent une masse solide qui prit racine. Cette masse s'accrut, s'affermi et se condensa chaque jour davantage, par la grande quantité de limon que le courant y charriait : l'eau qui la battait sans cesse, loin d'en rien détacher, ne faisait au contraire que la presser, la serrer plus fortement et y déposer successivement tout ce qu'elle entraînait. Cet amas de matières diverses, gagnant toujours en étendue et en solidité, se grossit enfin de tous les corps étrangers que le Tibre roulait avec lui, et finit par former dans Rome même une île qu'on appelle l'île Sacrée, et dans laquelle sont des portiques et des temples consacrés à différentes divinités. On la nomme en latin l'île Entre-Deux-Ponts....

Tarquin, désespérant de recouvrer son royaume par la trahison, eut recours aux Toscans, qui embrassèrent son parti avec chaleur et le ramenèrent vers Rome avec une nombreuse armée. Les consuls sortirent au-devant d'eux à la tête de leurs légions ; et les deux armées se mirent en bataille dans des lieux sacrés, appelés, l'un le bocage d'Arsia, et l'autre le pré Ésuvien. Le combat était à peine engagé, qu'Aruns, fils de Tarquin, et le consul Brutus, se rencontrèrent, non par hasard, mais conduits par la haine et par le ressentiment : l'un cherchait le tyran et l'ennemi de sa patrie ; l'autre voulait se venger de son exil. Ils poussèrent leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution ; et, ne songeant pas même à se couvrir, ils se percèrent l'un l'autre et restèrent tous deux sur la place. Ce prélude du combat n'eut pas une suite moins sanglante ; le carnage devint horrible dans les deux armées, qui ne furent séparées que par un violent orage. Valérius était dans une grande inquiétude ; il ne savait à qui la

victoire était restée ; il voyait ses soldats aussi étonnés de leurs propres pertes que satisfaits de celles des ennemis ; tant le nombre des morts paraissait égal de part et d'autre, et laissait le succès incertain ! Seulement chaque parti, bien assuré de ce qu'il avait perdu, et ne connaissant que par conjecture la perte de l'ennemi, se croyait plutôt vaincu que victorieux. La nuit survint ; et il est aisé d'imaginer dans quel état ils la passèrent après un combat si terrible. Le silence régnait dans les deux camps, lorsqu'un bois sacré qui en était voisin fut, dit-on, tout à coup agité, et il en sortit une voix qui dit clairement que les Toscans avaient perdu un homme de plus que les Romains. C'était sans doute la voix d'une divinité ; car à peine eut-elle été entendue, que les Romains, reprenant courage, firent retentir leur camp de cris de joie ; tandis que les Toscans, saisis de frayeur et de trouble, abandonnèrent leurs retranchements et prirent la fuite. Les Romains s'emparèrent de leur camp, qu'ils mirent au pillage et où ils firent cinq mille prisonniers. Ils comptèrent ensuite les morts ; il s'en trouva onze mille trois cents du côté des Toscans, et un de moins du côté des Romains. On dit que cette bataille fut donnée la veille des calendes de mars. Valérius obtint les honneurs du triomphe et fut le premier des consuls qui entra dans Rome sur un char tiré par quatre chevaux. Cette pompe parut grande et majestueuse au peuple romain, et n'attira pas à Valérius, comme quelques auteurs l'ont avancé, l'envie ni le mécontentement des citoyens. Si cela eût été, cet honneur n'aurait pas excité depuis une si vive émulation, et l'usage ne s'en serait pas maintenu si longtemps.

On sut gré à Valérius des honneurs qu'il rendit à son collègue avant et après ses obsèques. Il prononça son oraison funèbre ; et cette action fut si agréable au peuple et parut si utile, que depuis ce temps-là tous les grands hommes sont après leur mort publiquement loués dans Rome par les plus honnêtes citoyens. Mais bientôt la conduite de Valérius commença à déplaire et à devenir suspecte. Brutus, qu'on regardait comme le père de la liberté, n'avait pas voulu gouverner seul, et s'était donné deux fois un collègue. Au contraire, Valérius s'attribuait à lui seul toute l'autorité. « Il n'est pas, disait-on, l'héritier du consulat de Brutus, dont il fait trop peu de cas, mais de la tyrannie de Tarquin. Qu'avons-nous besoin qu'il loue Brutus de paroles, si de fait il imite le tyran, en marchant seul entouré de tous les faisceaux et

de toutes les haches quand il sort de sa maison, qui est plus grande et plus belle que le palais du roi qu'il a lui-même démoli ? »

Il est vrai qu'il habitait une maison beaucoup trop magnifique : située sur la croupe du mont Vélia, elle dominait tellement la place publique, qu'on voyait de là tout ce qui s'y passait ; elle était d'ailleurs d'un accès très difficile. Lorsqu'il descendait avec son cortège, sa marche représentait à ceux qui le voyaient d'en bas, non la simplicité d'un consul, mais le faste d'un roi. Il fit voir dans cette occasion combien il est heureux pour les hommes en place, chargés d'affaires importantes, d'avoir l'oreille ouverte au langage de la franchise et de la vérité, plutôt qu'aux discours de la flatterie et du mensonge. Averti par ses amis du mécontentement du peuple, au lieu de disputer et de s'emporter, il assemble un grand nombre d'ouvriers, et la nuit même il fait démolir sa maison jusqu'aux fondements. Le lendemain, quand le peuple vit ces ruines, il admira la grandeur d'âme de Valérius ; mais il fut fâché que l'envie eût fait injustement détruire une maison si grande et si belle ; il en eut le même regret que de la mort d'un homme qu'on aurait fait périr sans raison. Ils avaient honte aussi que leur consul fût réduit à loger dans une maison d'emprunt ; car ses amis l'avaient reçu chez eux, et il y demeura jusqu'à ce que le peuple lui eût donné un emplacement sur lequel il fit bâtir une maison plus modeste que la première, dans le lieu où est maintenant le temple de la Victoire.

Après s'être rendu lui-même agréable au peuple, il voulut que sa dignité, jusqu'alors redoutée des Romains, leur fût douce et aimable. Il ôta donc les haches des faisceaux de ses licteurs ; et lorsqu'il allait aux assemblées, il faisait déposer ces mêmes faisceaux aux pieds du peuple, dont il reconnaissait et honorait ainsi la souveraineté. Les consuls observent encore aujourd'hui cet usage. Le peuple ne sentit pas que par cette modération Valérius, loin de se rabaisser, comme on le croyait, se mettait à l'abri de l'envie, et qu'il gagnait autant en autorité personnelle qu'il semblait perdre du côté des prérogatives de sa charge. En effet, le peuple se soumettait à lui avec tant de plaisir, et lui témoignait une telle affection, qu'il lui donna le nom de Publicola, c'est-à-dire qui honore le peuple ; titre qui prévalut sur les noms de ses pères ; et c'est ainsi que nous l'appellerons toujours dans la suite